

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

## BONNE ANNÉE



*A tous les Bienfaiteurs et amis du Patronage, heureuse et sainte année. Que le bon Dieu les bénisse, ainsi que tous ceux qui leur sont chers. Qu'Il leur accorde, pour le temps présent, la paix que le Sauveur est venu apporter à la terre ; et qu'un jour, au plus haut des cieux, Il leur donne de contempler sa gloire.*

*Les Enfants du Patronage.*

---

## ÉTRENNES

Certain avare désirait mourir, au plus tard le 31 décembre, afin de ne pas être obligé de satisfaire à cette coutume draconienne des étrennes. Nos lecteurs ne lui ressemblent pas : heureusement pour les pauvres ! Du reste, je serai raisonnable. Je trouve que la charité publique est assez sollicitée pour des besoins pressants, aussi est-il absolument déplacé, à mon avis, d'assassiner le monde pour offrir aux pauvres ce dont ils pourraient se passer à la rigueur.

~ Pour les étrennes, il faut deux choses : le contenant et le contenu. Le contenu ce sont les mille riens, jouets, friandises que l'on offre aux petits et grands enfants, anxieux de connaître la surprise de l'année. Le conte-

nant, quel est-il? Vous le savez, l'usage veut que dans la grande cheminée, l'enfant mette son soulier—les souliers trop grands sont très appréciés ce jour-là—et durant la nuit, dit-on aux bébés, le petit Jésus viendra apporter les étrennes.

Or, je vous fais grâce du contenu. J'aurais même des remords si je le sollicitais de votre charité. Mais ne trouvez-vous pas que ce serait une heureuse idée, d'offrir aux petits pauvres, une bonne paire de souliers pour leurs étrennes. Mes remords de tout à l'heure sont complètement évanouis, car ce que je demande c'est le nécessaire. Après cela, si le petit Jésus veut passer, durant la nuit, pour laisser des étrennes, il saura où les déposer.

La devanture des magasins disparaît sous les jouets les plus variés : les enfants ouvrent de grands yeux et expriment tout haut leur admiration, les parents sourient et jouissent d'avance des plaisirs qu'ils vont procurer à ceux qu'ils aiment. Rien de plus naturel, mais en rencontrant dans la rue quelques-uns de ces pauvres mal vêtus, traînant les pieds dans des chaussures éculées, songez à ceux qui souffrent et qui seraient soulagés si l'on savait prélever une petite part sur les dépenses qu'entraînent ces jours de fêtes.

Nous avons près de deux cents enfants qui pourront profiter de cette pensée. Que le petit Jésus passe dans vos cœurs et y dépose une charité plus grande pour ses petits frères, les pauvres. Toutes les personnes qui nous enverront \$1.25 nous permettront de chausser un de nos enfants.

Le mois dernier, je disais que nous ne refusions rien, pas même les vieilles pipes, aujourd'hui je ferai remarquer que nous recevons avec reconnaissance les vieux habits ou les vieilles chaussures. Cependant je ne sais pas, mais il me semble que le petit Jésus préfère déposer ses étrennes dans de beaux souliers neufs, nos petits

enfants sont de son avis et je pense absolument comme eux.

Quel plaisir pour les familles où les enfants, à la lecture de cet article, demanderont eux-mêmes qu'on prélève sur leurs étrennes la part des petits pauvres.

A. NUNESVAIS,

*Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.*

---

### EXEMPLE A SUIVRE

---

Nous venions d'écrire ce qui précède, lorsque nous avons reçu la lettre suivante :

“ Ayant lu, sur les Fleurs de la Charité, que vous acceptiez même les vieilles pipes, cela m'a donné l'idée de donner pour les pauvres cette croix, pour moi ce n'est qu'une parure, et peut-être vos enfants en la faisant rasler y trouveront un habit chaud pour l'hiver. C'est bien peu pour moi, mais je compte avec usure sur Dieu. En vous priant de l'accepter, je vous demande un petit souvenir dans vos prières.

UNE AMIE DES PAUVRES. ”

L'exemple entraîne : je suis sûr que nos enfants auront des souliers pour Noël.

---

### La Légende du Chevrier

---

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,  
Marie et Saint Joseph s'abritent pour la nuit  
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit.  
Et là Jésus est né de la Vierge Marie

Il est à peine né, qu'aux pâtres d'alentour,  
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,  
Des anges lumineux annoncent le mystère,  
Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'enfant, couché sur de la paille,  
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,  
Des agneaux, du lait pur, du miel et du froment,  
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : " Trop pauvre, je n'ai rien  
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,  
Dont je sonne la nuit quand le troupeau pâture,  
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien."

Marie a dit que oui, souriant sous son voile.  
Mais soudain sont entrés les mages d'Occident :  
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,  
Et ces rois sont venus, guidés par une étoile.

L'or brode, étincélant, leur manteau rouge et bleu,  
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore,  
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore,  
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe à l'Enfant-Dieu.

Ébloui comme tous, par leur train magnifique,  
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin,  
Mais la douce Marie " Êtes-vous pas trop loïn  
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnait la musique ? "

Il s'avance troublé : tire son chalumeau,  
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres :  
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,  
Il souffle hardiment dans la flûte à roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,  
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur,  
Il y met tout son souffle, et il y met tout son cœur,  
Comme s'il était seul dans la nuit étoilée,

Or, tout le monde écoute avec ravissement ;  
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,  
Et, quand le chevrier a fini la musique,  
Jésus qui tend les bras, sourit divinement.

JEAN AICARD.

---

## NUIT DE NOËL A BETHLEEM

(Souvenirs d'un pèlerin)

Il est minuit et il neige—car, en Judée, plus d'une nuit de Noël semble laisser tomber toutes les étoiles de l'azur en blancs flocons de neige.

Bethléem apparaît vaguement là-bas—sur sa colline en pente douce, entre les champs où glanait Ruth chez Booz et les plaines où David paissait les troupeaux. Dans les ténèbres s'ébauche la silhouette massive de son monastère aux grands murs crénelés et de la basilique de Sainte-Hélène—enfermant la grotte sainte de la Nativité.

C'est ici, dans ce petit enfoncement de la terre, qu'est né le Créateur du ciel, et c'est ici qu'il a été enveloppé de langes ; c'est ici qu'il a été déposé dans une crèche ; ici il ont vu les bergers ; ici une étoile a signalé sa présence ; ici il a été adoré par les Mages ; ici les anges le chantèrent en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Dans l'Église souterraine descendons par l'escalier des Latins. Les parois aux marbres précieux, la tapisserie à bordure de cuir envoyée par le gouvernement français en 1874 : les draperies en soie rouge éclairées par un firmament de lampes, nous environnent de pompe et de ravissement.

Au fond, vers l'orient, sous des lampes d'argent au cristal d'azur,—un pavé de marbre blanc, incrusté de jaspe, porte un soleil en argent avec cette inscription : “ Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est. ”

Un peu plus loin,—à deux pieds au-dessous du sol,—la place de la crèche est recouverte d'un marbre blanc. Dieu, aujourd'hui, va donc renaître pour notre foi et notre amour ; il va renaître dans notre infirme chair, et, petit enfant, en pleine nuit et au cœur de l'hiver, au fond d'une étable ruinée, dans une crèche misérable, sur un peu de paille froide.

La veille, après-midi, les fils de Saint François sont sortis du monastère par la basilique de Sainte-Hélène, et sur la grande place ont attendu le Patriarche. Bientôt, derrière quelques cavaliers bethléemites, une escorte de soldats turcs et quatre cawas, le Pasteur est apparu à

cheval, entouré de son clergé, et,—sur le seuil de la basilique recevant du Père gardien en chape le crucifix et l'eau bénite —il est entré pour présider les vêpres pontificales.

A neuf heures et demie du soir, toutes les cloches de Bethléem retentissaient, ayant remplacé les anges dans le ciel, et chantant le dix-huit fois séculaire : " Gloria in excelsis " et portant aux quatre vents du monde la grande joie. Puis commencèrent les matines, par ce cri joyeux jeté par toute la chrétienté : " Le Christ nous est né, venez, adorez-le " ; et les psaumes prophétiques et les éloquents leçons des docteurs se succédèrent jusqu'à minuit où la Messe courba tous les fronts. Quand le " Gloria in excelsis Deo, " entonné par le prêtre, se fait entendre à Bethléem, répété par des voix angeliques d'enfants soutenues du grand orgue qui gronde comme la voix du monde déchu, réveillé de son grand sommeil de mort, toutes les grandeurs, toutes les grâces se lèvent dans l'âme sous les larmes de la Foi, de l'Amour et de l'Espérance. L'Humanité se sent rachetée tout entière, de la cabane au palais, dans les pauvres bergers et les pompeux Rois Mages

A l'issue de l'office de nuit, une procession se forme et défile sous les vieux cloîtres du monastère, présidée par le Patriarche, qui tient entre ses bras une statuette de l'Enfant-Jésus.

La procession est arrivée à cette petite place de la terre où le Dieu des cieux et de la terre, le Verbe se fit chair, et le diacre, au milieu du recueillement et de l'émotion, chante l'Évangile " Exiit edictum. " . Arrivant à ces mots : " Et peperit filium suum, et elle enfanta son fils, " il reçoit l'Enfant Jésus des mains du Patriarche et le dépose sur le lieu même de la nativité. Il reprend ensuite le chant de l'Évangile et en même temps qu'il prononce " et pannis eum involvit et reclinavit eum in hoc præsepio : Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans cette crèche. " il enveloppe aussi de langes l'image de l'enfant divin, et, le déposant dans la crèche, il se prosterne et adore.

Le " Gloria in excelsis " retentit à nouveau et—à quatre heures du matin—dans l'Église, l'office se termine par le chœur triomphal du " Te Deum. " C'est dans

l'après-midi du jour de Noël que les religieux franciscains font un pèlerinage au champ des Pasteurs dont le sanctuaire est encore entre les mains des Grecs schismatiques.

“ Et les bergers retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes ces choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avait été dit, ” lit-on dans l'Évangile selon Saint Luc.

Nous avons de même entendu et vu, ainsi qu'il nous a été dit. Retournons donc maintenant aux misères de la vie telle que nous l'a faite le péché d'Adam, mais aussi aux consolantes espérances et aux célestes résignations que nous a apportées la naissance de Jésus-Sauveur en cette délicieuse nuit de Noël. Et glorifions Dieu—“ in excelsis ; ” et louons Dieu—“ alleluia. ”

N. DE SAINT-VIDAL.

---

## LE FLEUVE

---

.....

Enfin le fleuve est au terme de sa course. Voici l'estuaire ; et il est si vaste que là-bas, tout là-bas, à l'ancre près de la rive vague et lointaine, les navires qui ont fait le tour du monde, ceux qui ont sillonné des mers d'indigo sous des cieux de flamme, et ceux dont la dure étrave a brisé les glaçons au milieu d'affreuses ténèbres, les sveltes trois-mâts, les puissants steamers, paraissent de fragiles coquilles grées de toiles d'araignées. La dernière balise est dépassée maintenant et, sur la côte grise, les tourelles blanches des phares, toutes petites, sont à peine visibles. L'énorme masse liquide, que le mouvement des marées repousse et attire tour à tour, tantôt se hérissé de petites vagues irritées par la lutte et tantôt se précipite en avant avec le glissement d'un rapide. Au large, d'où le vent apporte une confuse clameur, les lames de fond, secouant leur chevelure d'écume, accourent en barrant l'horizon brumeux ; et de grandes mouettes au vol d'ange planent sur le fleuve avec d'aigres cris et semblent les sinistres messagers de



l'abîme qui va l'engloutir.....

Je sais une âme comparable à ce fleuve. De même qu'il va se perdre dans la mer, elle disparaîtra bientôt dans la mort. Ainsi que lui, en approchant du gouffre, elle se sent grosse de tout son passé, et elle est profonde et amère, — profonde comme la mémoire, amère comme l'expérience. Elle se rappelle sa vie, qui fut, en somme, paisible et plutôt bienfaisante. Pourtant que de souillures n'a-t-elle pas reçues dans son chemin cette pauvre âme, et emportées à jamais en elle ! Pour l'eau qui court et pour l'homme qui passe, il n'y a qu'un moment de pureté absolue, la source et l'enfance. Comme le fleuve roule et cache, dans les fanges de son lit, des immondices et des cadavres, l'âme—même chez les moins coupables—est pleine de honteux secrets.


Rester pur en ce monde, c'est l'impossible et désespérant effort ; le redevenir dans une vie nouvelle, quel idéal ! quelle sublime espérance ! Ce fleuve, que la mer qui descend aspire avec de profonds râles, se purifiera dans le sel de l'immense Océan. Pauvre âme, flétrie par l'existence et profondément troublée au seuil du grand mystère, tu oses rêver, toi aussi, d'innocence immortelle. C'est pourquoi tu songes aujourd'hui, à tous ces vieux clochers d'églises et de cathédrales que le fleuve a réfléchis dans ses ondes et que tu as si souvent rencontrés sur ta route, sans obéir à leur geste solennel. C'est pourquoi tu réponds, enfin au signal de ces antiques flèches de pierres, qui te montrent le ciel avec confiance et t'ordonnent la prière et la foi.

FRANÇOIS COPPÉE.



## Aux deux souris.

(Histoire de Noël)

OUS les ans, au mois d'Août, je boucle ma valise, je consulte un atlas et un guide Joanne, je me tâte le pouls, je compte ma bourse, et, une fois ces précautions prises, je pars en voyage pour trois ou six semaines, à moins que ma santé ou mes finances ne mettent obstacle à mes vacances annuelles.

Cette course d'automne est pour moi un besoin, un plaisir et une étude. Il est rare que je n'en rapporte pas quelque histoire pour raconter à mes petits lecteurs.

L'an passé, mon étoile m'avait conduit en Savoie. Je m'arrêtai deux jours à Annecy, fatigué d'une excursion pénible au Mont Blanc, accomplie dans des conditions déplorables. Le temps avait été couvert, les guides peu aimables et les brouillards constants. Il n'en faut pas plus pour démonter le touriste le plus passionné. Je flânais avec un visage sombre sur les trottoirs de la petite ville, pestant intérieurement contre cette manie chronique de déplacement qui me faisait quitter chaque année les douceurs du "home" pour me lancer dans les ennuis, les rhumes, les refroidissements d'une ascension dans les montagnes, que j'aurais fort bien pu éviter.

Si au moins mon aventure avait eu un côté intéressant ! Mais il n'y avait vraiment pas moyen d'en rien tirer. Nous étions arrivés tant bien que mal au but de notre expédition ; les vivres ne nous avaient pas manqué. Pas la plus petite avalanche ! Nous avions marché péniblement, difficilement, mais nous étions arrivés. Nous n'avions rien vu en montant, rien en descendant, sauf un brouillard humide et froid qui pénétrait nos vêtements. Bref ; c'était là une sottise partie de plaisir, sans la compensation d'un récit mouvementé, pittoresque, qui m'aurait fait prendre en patience les dangers courus, en me faisant éprouver les douceurs d'une terreur rétrospective.

Tout en maugréant ainsi "in petto," sans songer que la capitale du bon Saint François de Sales aurait pu m'inspirer des sentiments plus doux, je m'en allais dans les rues d'Annecy, le nez au vent, les mains dans les

poches et la mauvaise humeur dans l'âme, lorsque mon regard s'arrêta sur un petit magasin de mercerie surmonté d'une enseigne-assez bizarre. Un peintre en bâtiments, qui n'avait jamais rien eu à démêler avec l'académie des beaux arts, avait enluminé assez grossièrement une planche de bois brut de la hauteur d'un mètre. Il avait gribouillé comme fond un ciel d'un bleu intense sur lequel se détachait prosaïquement au premier plan . . . une cheminée, une vulgaire cheminée semblable à toutes celles qui dominent les toits d'une ville civilisée.

Le long de la cheminée grimpaient deux souris blanches, et l'auteur de ce chef-d'œuvre, peintre plus consciencieux qu'habile, doutant de son talent et de la ressemblance des deux rongeurs, avait pris la précaution d'écrire au-dessous en belles lettres gothiques : " Aux deux souris ! " A défaut d'un artiste, c'était à tout le moins un brave homme, qui ne voulait tromper personne et n'avait pas l'intention d'égayer l'opinion publique.

L'idée était si drôle qu'elle piqua ma curiosité. Entre ces souris et cette cheminée, il devait y avoir une histoire.

Un vieux bonhomme à lunettes trônait derrière le comptoir. Je voyais dans la vitrine des tresses, du fil, du cirage, des bonnets de coton, des brosses et du papier à lettres. Il n'était pas besoin de diplomatie. Il y avait là des objets que j'avais négligé de mettre dans ma valise. J'entrai bravement dans la boutique, décidé à acheter de tout, s'il le fallait, mais surtout à entreprendre de faire causer le marchand. Ce ne fut pas difficile. Le bonhomme ne demandait que cela, car, à ma première phrase il sourit d'un air malin.

— Ah ! Monsieur, vous êtes étranger. N'y allez pas par quatre chemins. Avouez que vous êtes entré chez moi parce que mon enseigne vous intrigue. Ne rougissez pas. Vous n'êtes pas le premier. Mais avant que je m'embarque, permettez-moi de vous faire une question : Êtes-vous catholique ?

— Oui, mon ami.

La figure du boutiquier s'éclaira ; mais il reprit en hésitant un peu.

— Catholique . . . oui . . . baptisé ? Mais ce n'est pas ce que je veux dire . . . catholique croyant ? pratiquant ? . .

comme qui dirait . . . voyons ! Excusez mon indiscretion. Monsieur, faites-vous vos pâques ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Bien certainement. Il serait beau de voir un Membre de la Conférence de Saint Vincent de Paul manquer à ce devoir essentiel.

A cet aveu, je crus que l'honnête marchand allait me sauter au cou. Il se précipita dans l'arrière boutique, m'apporta un fauteil de paille en disant avec émotion :

— Monsieur, asseyez-vous ! Un Membre de la Conférence ! . . . de Paris, sans doute ? . . . Vous ne partirez pas sans avoir choisi dans la boutique quelques douceurs pour les enfants des familles que vous visitez . . . Asseyez-vous, vous dis-je. J'ai une histoire à vous raconter

Je ne me le fis pas dire deux fois. J'étais venu pour cela, mais je ne me crus pas obligé de l'avouer.

— Racontez, racontez, mon cher, dis-je d'un air détaché. Je passe à Annecy quelques heures, je n'y connais personne et j'aurai autant de plaisir à tuer le temps chez vous que sur les trottoirs.

Mon homme n'attendait que cette approbation. Il commença aussitôt :

— Il y a quelque quarante ans, Monsieur, dans une petite chaumière des environs de Chamounix, une pauvre femme se mourait.

Elle n'avait que trente six ans, la pauvre malade ! Elle était bien jeune pour quitter ce monde, et surtout pour y laisser absolument seul, sans ressources, sans parents, son pauvre petit Jacques, qui n'avait encore que dix ans.

Cette pensée torturait Jacqueline Maclou, — c'était le nom de l'agonisante. — Elle avait reçu la veille les derniers sacrements, et n'éprouvait pour elle-même aucun regret de la vie dont elle n'avait connu que les misères. Seule dans ce pauvre monde, elle en serait partie presque avec joie, heuseuse de songer à la patrie du ciel où les pauvres, les humbles, les souffrants et les déshérités trouveront au centuple le bonheur qui leur a manqué ici-bas. Mais elle y laissait petit Jacques, et une angoisse poignante oppressait le cœur de la malheureuse femme. Qui le soignerait ? Qui lui donnerait du pain ? Et surtout qui lui apprendrait à aimer le bon Dieu et à le servir ?

Jacquette avait bien commencé l'œuvre en apprenant à l'enfant ses prières et les premiers chapitres du petit catéchisme ; mais il était si jeune, si distrait, disons-le même, si étourdi, que le bon caré du village savoyard n'avait pu encore l'admettre au catéchisme préparatoire de la première communion.

Pendant que la mourante poursuivait ainsi le cours de ses tristes réflexions, Jacques, qui s'était rendu chez le voisin pour chercher un peu de lait, revint auprès de la malade. Il portait, d'une main un petit bidon, et tenait de l'autre sa casquette, serrée, avec une certaine précaution toutefois, contre sa blouse de droguet. En dépit de son étourderie, Jacques Maclou avait très bon cœur. Il aurait bien voulu venir en aide à sa pauvre maman. D'une seule main, puisque l'autre paraissait si embarrassée, il posa le bidon sur le foyer, s'accroupit pour souffler sur un maigre feu, qui donnait plus de fumée que de flamme et pendant que le lait mijotait doucement dans le bidon, s'approcha sur la pointe des pieds du lit de la pauvre Jacquette.

— Mère, dit-il, à voix basse, tu as soif. Je fais chauffer le lait. J'y mettrai un morceau de sucre que le gros Claude m'a donné. Cela te guérira peut-être.

Jacquette secoua la tête, mais elle ne protesta pas. A quoi bon attrister le cher petit en lui parlant du départ qu'elle pressentait prochain, malgré un certain bien-être, prélude ordinaire des dernières luttes. Mais elle voulut profiter de ce calme relatif pour faire à Jacques de suprêmes et sérieuses recommandations.

— Ecoute, dit-elle en se penchant en avant et en entourant l'enfant de ses bras amaigris. Souviens-toi toute ta vie Jacques, de ce que je vais te dire. Tu as dix ans. C'est l'âge où l'on se prépare à sa première communion. J'avais espéré te conduire moi-même ce jour là à l'église ; mais je suis si malade . . . Je me console en pensant que la bonne Providence veille sur les enfants sans mère et leur envoie souvent des . . .

La malade n'acheva pas sa phrase. Elle avait posé machinalement sa main sur la casquette et elle fut interrompue par un cri d'angoisse du petit :

— Maman ! Faites attention. Ne serrez pas ma casquette. Vous pourriez les étouffer.

Cette exclamation ne disait rien à Jacquette Maclou ; mais elle relâcha instinctivement son étreinte, et le petit garçon, mettant avec précaution sa main dans sa vareuse, en retira deux jolies petites souris, blanches comme des hermines, auxquelles la casquette servait de paravent.

— Voyez, dit-il, les yeux brillants d'espoir. Avec cela vous guérirez, car je gagnerai beaucoup d'argent. C'est le grand Claude qui me les a données. Il prétend qu'à Paris, les savoyards, qui montrent des souris, reçoivent beaucoup de gros sous. Je mettrai celles-ci dans une cage. Elles sont apprivoisées et connaissent plus d'un joli tour. Le gros Claude les a dressées, et il a dit que c'était une bonne action d'en faire cadeau à un pauvre petit, qui a une maman trop malade pour travailler pour le nourrir. Avec mes souris, Maman, c'est moi qui travaillerai pour vous. Laissez-moi aller à Paris. Je reviendrai vite au pays avec une bourse bien garnie. Alors, nous achèterons des remèdes, vous ne tousserez plus et nous serons bien heureux.

Tout attendrie, Jacquette passa ses doigts décharnés dans la chevelure brune de son fils.

— Qui sait ! murmura-t-elle avec un triste sourire. J'ai tort de tant m'inquiéter. Le gros Claude a peut-être commencé l'œuvre de la Providence. Dieu n'abandonne pas les siens, petit Jacques, ajouta-t-elle plus haut, mais c'est à condition que nous ne l'abandonnions pas non plus. Aussi, dans quelques jours, je te permettrai de partir. Mais il faut auparavant que tu me promettes deux choses : La première, que tu n'oublieras pas de faire chaque jour une petite prière à la sainte Vierge, et la seconde, que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour qu'un prêtre t'admette à faire ta première communion. Promets-moi cela, Jacquot, et je ...serai plus tranquille. — Elle avait hésité la pauvre femme. Elle avait voulu dire : Je mourrai. Mais elle s'était retenue pour ne pas faire pleurer l'enfant.

Jacques, avons-nous dit, était encore très ignorant.

— Mère, demanda-t-il curieusement, qu'est-ce que c'est que faire sa première communion ?

À cette question, la pauvre femme chercha dans son cœur de mère, une explication assez sommaire et assez claire, à portée de l'intelligence de l'innocent qui la ques-

tionnait, et son intention maternelle lui fournit cette comparaison.

— As-tu vu à Noël, Jacquet, le petit Jésus dans la crèche ?

— Oui, maman.

— Eh bien ! Quand on fait sa première communion, ce même petit Jésus, au lieu de venir dans l'étable descend dans notre cœur.

-- Ah ! Je comprends. Mais, dans l'étable, les bergers lui ont donné des agneaux, et les rois de l'or, de l'encens et de la myrrhe, dit Jacques dont l'imagination se mit aussitôt en mouvement. Et quand il vient dans le cœur d'un pauvre petit comme moi, qu'est-ce qu'il faut alors lui donner ?

— Il faut seulement être assez sage pour qu'il vienne, Jacques. Quand on a fait sa première communion, le petit Jésus ne reçoit plus, Il donne. Il vient avec toutes ses grâces ; il n'y a plus qu'à demander. Il donne. . Il donne tout.

A ces mots, les yeux de Jacques brillèrent de convoitise.

— Et par où passe-t-il pour venir ? demanda-t-il curieusement.

La malade avait épuisé dans cette conversation le peu de forces qui lui restaient.

— Je te le dirai plus tard, enfant. Promets-moi seulement de faire ce que je t'ai dit.

Et Jacques avait promis, sans se douter que sa pauvre mère ne verrait pas l'aurore du lendemain.

Trois jours après, le Curé du village enterrait Jacqueline Maclou.

L'enfant avait montré ses deux souris au pasteur. Le pauvre prêtre, qui vivait maigrement d'un traitement de huit cents francs, ne pouvait rien pour l'orphelin. Il mit une pièce de cent sous dans la main du petit, fit une tournée chez ses paroissiens où il recueillit encore quelques menues monnaies, et l'enfant partit à pied, avec une chemise et deux paires de bas noués dans un mouchoir, portant en sautoir une boîte en forme de cage dans laquelle les deux souris blanches grignotaient des noix et des pommes.

En route, Jacques montrait ses souris et leur faisait faire de jolis tours. Il les appelait Mouki et Moukette. Répondant à ces deux jolis noms, les petites trotteuses faisaient honneur à leur maître.

Gros Claude avait vraiment bien fait les choses. Mouki et Moukette étaient des souris savantes.

Elles traînaient gravement, comme des chevaux bien dressés, une petite calèche de carton. Elles sautaient à travers un cercle sans toucher les bords de papier, grimpaient, pour décrocher la timbale au haut d'un mât minuscule, faisaient les belles en se redressant en arrière et, s'accrochant toutes deux gracieusement par la patte, faisaient le tour de la cage en dodelinant leurs petites têtes, comme pour saluer la galerie.

Pour prix de ces amabilités, Jacques recevait des gros sous, des morceaux de pain, une écuellée de soupe, ou la permission de passer la nuit sur la paille, dans les écuries des fermes. Les hennissements des chevaux ou les grognements des porcs ne nuisaient en rien au bon sommeil de ses dix ans.

A Paris, Jacques, hélas ! fut moins heureux qu'en route. Il tomba entre les mains d'un maître dur et méchant, qui exploitait indignement l'enfance et la misère. Cet homme fournissait à l'enfant un pauvre grabat, du pain, et plus de coups que de pain, lorsque la recette de chaque soir que Jacques devait lui remettre fidèlement, n'était pas suffisante au gré de sa rapacité. Ce mauvais maître donnait ainsi le vivre et le couvert à une dizaine de misérables gamins, abandonnés comme le fils de Jacqueline Maclou à la merci du premier venu.

Cette vie de misère dura deux ans, et, pendant ces deux ans, Jacques n'avait pas oublié la promesse faite à sa mère. Chaque soir avant de se coucher, l'enfant se mettait à genoux, disait un "Ave Maria" et pensait bien souvent dans la journée à ce grand désir qu'il portait au cœur : trouver quelqu'un qui lui apprit à rencontrer le petit Jésus afin de pouvoir faire sa première communion.

La dernière conversation de Jacques avec sa mère lui était toujours présente.

Quel dommage ! songeait-il parfois, que ma pauvre maman, si faible et si malade, n'ait pas pu répondre à ma



dernière question. Le petit Jésus viendrait dans mon cœur, avait-elle dit. Mais, pour être plus sûr de la rencontre, il faudrait cependant savoir par où il passe ?

Vainement, petit Jacques tenta de se renseigner auprès de ses camarades d'infortune.

— Le petit Jésus ! lui avaient-ils répondu, en riant de ce mauvais rire de l'enfance mal gardée. Qui ça ? Connaiss pas. On ne nous en a jamais parlé.

Et ils disaient vrai les petits malheureux. Pour eux, il n'y avait pas eu de maman, pas de curés, pas de catéchisme. Personne ne s'était occupé d'eux. On les avait empêché de mourir, en leur donnant parcimonieusement un morceau de pain qu'ils gagnaient en mendiant, en ramonant les cheminées, en chantant dans les rues, ou en montrant comme Jacques Maclou, des marmottes, des singes ou des chiens savants. C'était là tout ce que le maître leur avait appris, et ils se moquaient du petit savoyard, qui ne passait pas un seul jour sans faire sa prière, et qui demandait à tout venant des nouvelles du petit Jésus.

Aussi le pauvre Jacques était bien près de se décourager, lorsqu'il partit un beau matin pour sa tournée quotidienne. Ce jour là, les affaires allaient mal. A midi, Jacques n'avait recueilli que trente centimes. Presque désespéré, il s'assit sur la marche d'un refuge, au coin de la rue Richelieu. Il recomptait ses trente centimes, en songeant aux coups de lanières qui fourniraient le soir un supplément de recette. Mouki et Moukette, sans souci, elles, trottaient dans la cage. Jacques nouait tristement ses gros sous dans un coin de son mouchir de poche lorsqu'une exclamation lui fit lever la tête :

— Oh ! Mais ! Comme elles sont jolies !

Et un garçonnet de sept à huit ans, suspendu à la main de sa bonne, obligeait celle-ci à s'arrêter devant la cage, où les deux souris luttèrent d'agilité et d'adresse.

Cette admiration rappela Jacques à l'amour du métier.

— Il est certain qu'elles sont gentilles, dit-il en soulevant la cage ; elles m'obéissent au doigt et à l'œil.

Et sans attendre que l'enthousiasme de son spectateur se fut refroidi, il exhiba tous les talents de Mouki et de Moukette.

— Qu'elles sont jolies disait l'enfant. Qu'elles sont donc jolies ! Puis, il ajouta aussitôt :

— Et ma pauvre Germaine qui ne peut pas marcher et qui ne les verra jamais !

— Allons ! Monsieur Henri, dit la bonne. Donnez quatre sous à cet enfant et venez déjeuner. Nous serons en retard et Monsieur grondera.

— Mais Henri, en vrai enfant gâté, se cramponnait à la cage.

— S'il venait avec nous, ce petit ? dit-il tout-à-coup. Papa ne gronde jamais, quand je fais plaisir à Germaine.

Il y mit tant d'instance que la bonne finit par céder.

— Après tout, fit-elle avec humeur, s'il vous prend fantaisie maintenant de ramener les mendiants chez vous, c'est votre affaire. Et puis, quand il s'agit des pauvres, Monsieur a la manie de ne pas vous contrarier.

Jacques sentait d'instinct que ce n'était pas la formule d'une invitation. Mais une idée l'obsédait. Ce Monsieur, qui aimait les pauvres, connaissait peut-être le chemin que prend le petit Jésus ? Cet espoir lui donna des jambes. Il prit sa cage et suivit Henri qui expliquait, tout en longeant les trottoirs :

— Germaine c'est ma sœur. Elle a dix ans. Elle ne sort qu'en voiture parce qu'elle a mal à la jambe. C'est triste d'être toujours, comme cela, .... sans marcher .. dans un fauteuil. Mais ce n'est plus pour longtemps ; dans huit jours, elle sera guérie.

— C'est le médecin qui vous l'a dit ? interrogea Jacques timidement.

Henri fit un geste vague.

— Le médecin ! dit-il d'un ton passablement dédaigneux. Il vient depuis deux ans sans guérir ma pauvre Germaine. C'est moi, moi tout seul, qui ai trouvé ce matin au catéchisme le moyen de la faire marcher. Monsieur l'Abbé nous a dit qu'on pouvait tout demander au petit Jésus. Dans huit jours, c'est Noël, et j'avais déjà bien pensé à tout ce que je pourrais trouver dans mes sabots. Il y avait des petits canons, un cheval à bascule, des patins et un jeu de billes, ajouta Henri avec un soupir. Mais je dirai au petit Jésus qu'il garde tout et qu'il guérisse Germaine.

A cette confidence, le cœur de Jacques Maclou se mit à battre comme un petit tambour. Quoi ! Ce petit garçon de sept ans à peine connaissait le petit Jésus. Dieu allait peut-être exaucer ses prières. Il surmonta sa timidité pour demander avec angoisse :

— Et le petit Jésus vient comme cela ? .. chez vous ? .. à Noël ? mon petit Monsieur. ?

Henri s'arrêta stupéfié.

— Comment donc ? Chez nous ! Il va chez tout le monde. Du moins, papa me l'a dit.

— Je ne l'ai jamais vu, bégaya Jacques d'une voix oppressée. Et vous savez par où il passe ?

Henri se mit à rire, d'un rire un peu moqueur.

— Mais tous les enfants savent cela. Il passe par la cheminée.

Cette réponse laissa Jacques tout songeur. Il n'écou-  
tait plus qu'à demi les explications d'Henri, qui racon-  
tait emphatiquement la manière dont il fallait placer ses  
sabots dans l'âtre le 24 du mois de Décembre, et les dou-  
ces surprises recueillies au matin de Noël, entre les deux  
chenets.

Comme il achevait sa description, les deux enfants  
entrèrent à l'hôtel.

Henri courut à son père, raconta en deux mots l'his-  
toire de son caprice et insista pour donner à l'instant  
même à sa sœur Germaine un avant-goût des talents de  
Mouki et de Moukette. Monsieur X\*\*\* ne refusait rien  
à son fils. La petite Germaine fut ravie de l'idée de son  
petit frère ; et l'heureux père de famille ému de compassion  
à l'aspect misérable de Jacques, l'interrogea avec bonté.

— D'où viens-tu ? mon petit.

— De la Savoie, Monsieur.

— Que fait ton père ?

— Il est mort.

— Ta mère ?

— Elle est morte aussi.

Et à ce souvenir, le petit cœur de Jacques se gonfla.

— Voyons ! mon ami. Ne pleure pas. Je tiens à te  
faire plaisir. Tes souris ont amusé mes enfants. Demande  
moi ce que tu voudras.

A ces paroles bienveillantes, le secret du pauvre orphe-  
lin s'échappa comme une fusée

— Oh ! Monsieur ! Vous êtes bon ! .... Je voudrais .. je voudrais .... la veille de Noël .... ramoner votre cheminée.

— En voilà une idée ! exclama Monsieur X\*\*\* surpris. Ramoner ma cheminée ! Et pourquoi ?

— Pour voir passer le petit Jésus et lui dire que je voudrais faire ma première communion.

Monsieur X\*\*\* eut d'abord un peu de peine à démêler les désirs assez embrouillés de Jacques Maclou. Mais il finit par en sortir. Il était un des Membres actifs et zélés de la Conférence de Saint Vincent de Paul. Il apprit en détail l'histoire du pauvre orphelin, l'adressa à l'un des catéchistes volontaires qui s'occupe de l'œuvre des petits savoyards qui se préparent à la première communion. Il plaça ensuite l'enfant dans un orphelinat, lui acheta lorsqu'il en sortit un inventaire de colporteur. Le commerce du petit Jacques a prospéré et il a pu un beau jour s'établir à Annecy et ....

Je me levai très ému et j'allai serrer cordialement la main du pauvre marchand.

Et Jacques Maclou, c'est vous, mon ami ? lui dis-je avec un sourire.

— Oui Monsieur. Vous l'avez dit. Il y a quarante ans de cela. J'ai grandi, j'ai vieilli. J'ai appris qu'en réalité le petit Jésus ne vient pas par la cheminée. Mais je sais qu'il vient toujours à celui qui le cherche avec un cœur pur et droit, et qu'il ne manque jamais aux âmes de bonne volonté.

M. T. JOSÉFA.

---

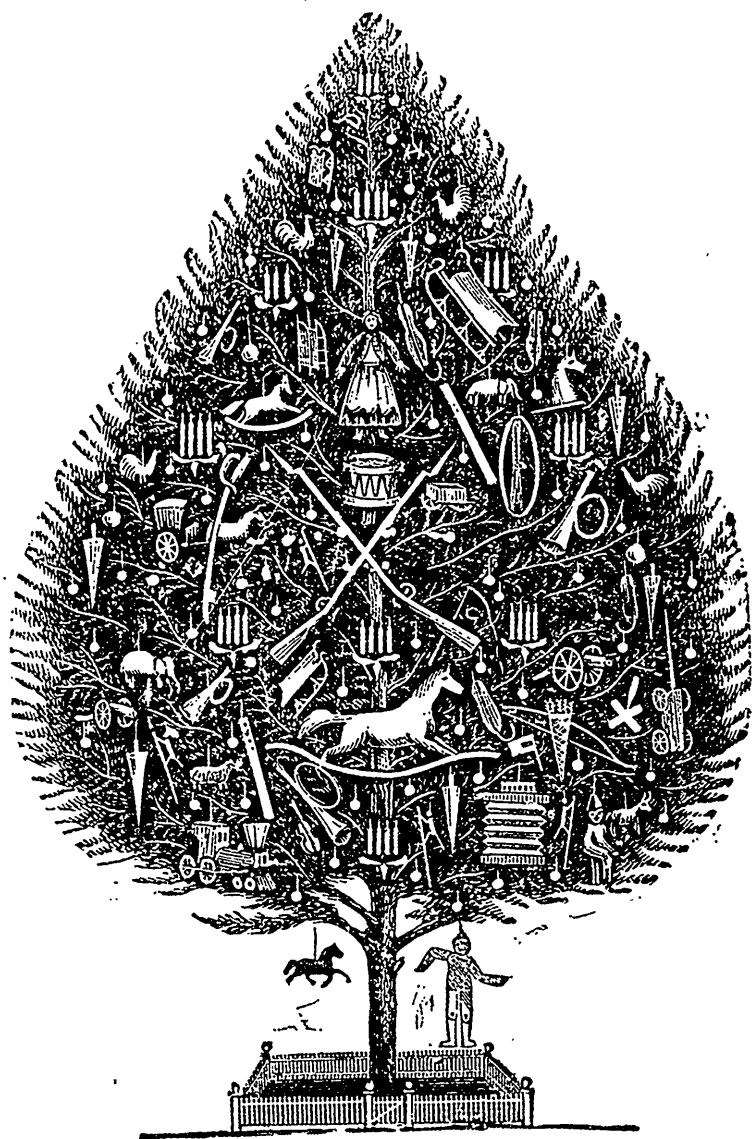
**The LADIES'S HOME JOURNAL**

---

Le numéro de Noël est des mieux illustrés. La partie qui parle des modes est très variée, trop variée même, car je gage que les dames seront embarrassées pour se décider à faire leur choix. Puissent-elles hésiter longtemps et garder ainsi quelque chose pour les pauvres.

---

Les personnes qui nous enverront le prix de quatre abonnements, recevront un abonnement gratuit.



**En faisant votre choix, songez aux pauvres**

## Noel des oiseaux

1

Pour honorer les langes  
Du Roi de l'Univers,  
Tous les oiseaux divers  
Volent avec les Anges  
Répandus dans les airs.  
Et mêlent leurs louanges  
Aux célestes concerts.

2

L'Enfant dans le silence  
Par des signes parlants,  
Applaudit à leurs chants ;  
Eux par reconnaissance  
Députent de leurs rangs,  
En sa sainte présence,  
Quelques-uns tous les ans

3

Voici que l'hirondelle  
Va payer son tribut ;  
Le merle et le putput  
Volent d'un même zèle  
Et n'ont pas d'autre but  
Que de rendre, comme elle,  
Leur très humble salut

4

Que ce toit est austère,  
Dit-elle en son jargon,  
Tendre et charmant poupon,  
J'offre mon ministère  
Pour une autre maison ;  
Je m'entends à l'affaire  
Je suis un peu maçon.

5

Après elle, la caille  
S'approchant du Sauveur,  
Témoigne sa douleur  
De le voir sur la paille,  
Et lui dit : " O Seigneur,  
Souffrez que je vous baille  
Un peu de ma chaleur

6

L'alouette légère  
Ayant volé trop haut,  
Descendit aussitôt,  
Voyant que sur la terre  
Naissait un Roi si beau,  
Et finit sa carrière  
Tout auprès du berceau.

7

La linotte fabrique  
Dans son petit cerveau,  
Au doux Fils du Très-haut,  
Un motet magnifique,  
Et d'un air si nouveau,  
Que jamais la musique  
N'eut de charme si beau.

8

Le chardonnet s'élançe,  
Puis, d'un air jovial,  
Dit : Je suis cardinal  
Et le chapeau, je pense,  
Ne me va pas trop mal ;  
Bénis mon Éminence,  
O Seigneur sans égal.

9

Le moineau solitaire  
Toujours dans son taudis,  
Voyant ce tendre fils  
Dans les bras de sa mère,  
Dit d'un ton fort surpris,  
Voici que sur la terre  
Descend le paradis

10

Une petite abeille  
Bourdonnant un fredon,  
S'approcha du poupon,  
Lui disant à l'oreille :  
J'apporte le bonbon ;  
Il est doux à merveille,  
Goûtez-y mon mignon.

11

Seul de sa compagnie  
Et perdant la raison,  
Entraîna un papillon  
Qui par cérémonie,  
Ou par dévotion,  
Au feu d'une bougie,  
Brûla son manteau long.

12

Voici Margot la pie  
Qui venait en sautant,  
Et dans son bec tenant  
Quelque friponnerie,  
Pour donner à l'enfant :  
Doux Jésus, je vous prie,  
Recevez mon présent.

13

C'est le corbeau qui n'ose  
Faire entendre sa voix :  
Il apporte une noix :  
N'ayant rien autre chose  
Digne du Roi des rois,  
Doucement il la pose  
Et s'en retourne au bois.

14

La cane fut fidèle  
Et s'en vint en canant.  
Elle dit : Quand, quand, quand  
Quand j'ai pris la nouvelle  
Du bel avènement,  
Et du bec et de l'aile  
J'applaudis à l'enfant.

15

Sortant sa crête altière,  
Et sa queue en cerceau,  
Près de l'humble berceau,  
Le coq d'une voix fière  
Chante : Coquerico !  
J'annonce la lumière,  
Salut, astre nouveau.

16

Dans la même chaudine  
Arriva le dindon,  
Aux pieds de l'Enfançon,  
Le voilà qui s'incline ;  
Fait un noble abandon,  
Il s'offre à la cuisine  
De la Sainte Maison.

17

L'oie avance la tête,  
Se tient l'oreille au guet,  
Apporte un fin duvet :  
Avec l'air pas trop bête,  
Au cher enfantelet  
Dit : Jamais on ne fête  
Sans moi le cher nolet.

18

Le rossignol à l'ombre  
Des palmiers d'alentour,  
Laissa passer son tour,  
Et sur des airs sans nombre  
S'exerçant tout le jour,  
Attendit la nuit sombre  
Pour mieux faire sa cour.

19

Serons-nous immobiles  
A tous ces mouvements ?  
Si nos corps sont pesants,  
Rendons nos cœurs agiles,  
Et par des vœux ardents  
Suivons les volatiles  
Car en voici le temps.

---

### Désirs de Prince

---

On raconte qu'un jour, vers les derniers temps du premier Empire, le 1er janvier 1815, je crois, il y avait fête et réception dans ce palais des Tuileries que vient de brûler naguère la fureur aveugle des hommes et la colère clairvoyante de Dieu. Aux murs de la salle étaient appendus les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, d'Angelico ou de Raphaël. Formidables, superbes et doux, allaient, venaient, parlaient, ces hommes de bronze qui avaient vaincu l'Europe et contre lesquels l'Europe se levait. Parmi eux rayonnait d'un feu sombre la figure césarienne et terrible de Napoléon. On causait, et ce qui s'agitait dans cette causerie, c'était le sort même du monde. Sur un vaste tapis qu'avaient brodé les mains exquises de l'Art, entouré de merveilles dont il faisait ses jouets, l'Enfant impérial était à demi couché. Des femmes dont les rubis et les pierres brillaient comme des étoiles, des reines assises dans des nuages de dentelle, des jeunes filles d'une grâce enfantine écoutaient, ou s'amusaient à lutiner le petit prince, — celui qu'on appelait le Roi de Rome.



Par un pénible contraste avec ces splendeurs, on apercevait à travers la fenêtre un groupe hideux de malpropreté : c'étaient des gamins sordides qui s'amusaient à se vautrer dans la boue du quai, l'horrible boue de Paris.

Le Roi de Rome était triste, inattentif agacé, mécontent. Il repoussait toute caresse et semblait tourmenté par quelque mal indéfinissable.

Le grand Empereur s'approcha :

— Qu'as-tu, mon fils ?

— Tout cela m'ennuie, dit l'enfant, en montrant d'un geste les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre qui peuplaient le salon

Tout cela, c'est l'Art, dit Napoléon.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant, en désignant les hommes d'Etat et les généraux, et faisant sans doute allusion à ces conversations, trop fortes pour lui, à ces gigantesques plans de bataille, à ces idées d'où dépendait le sort de la terre.

— Tout cela, c'est le Génie et la Gloire, dit l'empereur.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant une troisième fois, en indiquant le cercle charmant de jeunes femmes au milieu desquelles il était placé.

— Tout cela c'est la Beauté. . . . Que veux-tu donc ambitieux terrible ? fit alors le César tout-puissant en se penchant vers ce blond visage qui brillait de quelque désir inconnu.

— Père, dit l'enfant, en étendant son petit bras vers la fenêtre, je voudrais, moi aussi, aller me rouler " dans cette belle boue.

Hélas ! combien d'hommes, moins excusables que cet enfant qui n'avait autour de lui que des éclats factices, combien d'hommes sont insensibles à la Beauté, à l'Art et au Génie, et rêvent, au milieu des splendeurs, d'aller se rouler " dans cette belle boue " L'immonde leur manque : ils ont la nostalgie de la fange.

HENRI LASSERRE

---

## VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

Par une nuit extrêmement rigoureuse d'hiver, et par un temps affreux de glace et de neige, l'abbé Planchat part pour administrer sur les bords de l'eau, à l'extrémité de la plaine d'Issy, une pauvre batelière qui se mourait. Il était plus de minuit, et il n'était pas encore rentré dans sa communauté. La neige tombait en abondance. Il arrive enfin trempé de boue, transi de froid ; mais ramenant avec lui un soldat égaré, et un malheureux sans gîte, qui, sans la charité de l'abbé Planchat, auraient péri de froid, à coup sûr. Il les réchauffe, leur sert à manger, et leur procure un abri.

Un jour, il se rend auprès d'un mourant, dont il sait l'âme en plus grand danger que le corps ; malgré de longues instances, il ne peut obtenir de pénétrer jusqu'au chevet du moribond, et les menaces les plus violentes le forcent à descendre du pauvre logis, la tristesse dans l'âme. Il est dix heures du soir, et la vie en cet homme ne peut se prolonger. Il fait froid, toutes les portes sont fermées ; que faire pour être à la portée d'intervenir une dernière fois ? L'apôtre a bien vite pris son parti. Il s'assied sur une borne près de la porte d'entrée, et commence la récitation du Rosaire pour obtenir le retour de cette âme. A minuit, l'humble et courageux prêtre était encore là ; tout à coup, une personne sort de la maison, l'air bouleversé. M. Planchat court à elle. Cette femme le prie de venir en hâte près du malade, qui demande un prêtre. Il monte d'un pas rapide cet escalier qu'il avait si tristement descendu quelques heures auparavant, confesse et administre le mourant, qui bientôt rend à Dieu, entre les bras du digne apôtre, son âme purifiée.

Au retour de ces courses, il tombait souvent épuisé. Un soir, à peine rentré, on le demande pour un malade. Il part accompagné d'un enfant ; mais en route, il tombe évanoui, sur le bord d'un trottoir. L'enfant fait tous ses

efforts pour le relever, mais ne peut y parvenir. Des gens qui passent viennent à son secours, et transportent l'abbé Planchat dans une maison voisine. A peu près revenu à lui, il repart aussitôt pour aller auprès de son malade

Appelé par un garde national: "—Vieux diable..!" il se retourne et lui répond :

—Mon ami, le diable vous a fait du mal ; moi, je ne vous ai jamais rien fait !

Une femme d'ouvrier vient un jour le trouver, et lui demande des secours....

— Si vous êtes malheureuse, lui dit l'abbé Planchat, c'est la faute de votre mari qui boit tout ce qu'il gagne. Puis, s'emparant des deux enfants qui accompagnaient leur mère.

Allez me chercher votre mari, je ne vous rendrai pas vos deux enfants sans cela. — ..Le mari vint, reçut une verte semonce, finit par se confeser.

Il récitait son bréviaire en allant voir les malades, et pendant l'hiver, il s'arrêtait pour lire les antiennes, les oraisons, à la devanture des marchands de vin, et à la grande stupéfaction des consommateurs.

—Allons, mes amis, disait-il aux enfants qui l'accompagnaient, disons une dizaine de chapelet pour ce pauvre malade.. Et la première dizaine en amenait une seconde, une troisième, etc ; jusqu'à ce que l'on fût arrivé.

Un jour, en passant devant un atelier de blanchisseuses, son air pauvre, sa soutane usée, rapiécée, sa tournure singulière, excitent les rires et les moqueries de ces ouvrières. Sans se déconcerter, l'abbé Planchat entre aussitôt dans l'atelier de ces femmes, distribue à toutes, médailles, chapelets, images dont il avait toujours une ample provision. Il leur adresse de bonnes paroles toutes chrétiennes, tout amicales, et les laisse stupéfaites de sa douceur et de sa charité. La maîtresse sort aussitôt, court après lui, et, comme pour réparer la malhonnêteté de ses ouvrières:

Monsieur l'abbé, dit-elle, les larmes aux yeux, voilà cinq francs que nous vous prions d'accepter pour une messe à notre intention !

En 1861, les supérieurs de l'abbé Planchat l'envoient à Arras, pour seconder un charitable prêtre, M. l'abbé Halluin, fondateur d'un grand orphelinat de jeunes ouvriers et ap-

prentis, travaillant en ville dans les ateliers et rentrant chaque soir à la maison de famille. Voici quelques traits de sa vie pendant son séjour à Arras, racontés par un témoin oculaire :

“ —Un jour, il revenait de chanter les vêpres dans une église de la ville, accompagné des enfants de chœur, qui n'étaient autres que des enfants de son orphelinat ; or, on leur avait donné des fruits. L'un des enfants, en ayant reçu beaucoup de gâtés vint se plaindre au saint prêtre, de ce qu'on lui avait donné les plus mauvais ; celui-ci aussitôt, prend les fruits pourris en plaisantant l'enfant, et les mange avec autant de plaisir que si c'eût été la pâtisserie la plus excellente.

“ —Une autre fois, qu'il rentrait encore avec ses enfants de chœur, l'un d'eux dit, par hasard, qu'il avait grand besoin de se laver les pieds. Mais il fallait une permission pour chercher de l'eau à la cuisine. Le bon P. Planchat se charge aussitôt de la commission ; il va lui-même chercher de l'eau et une serviette ; puis, prenant l'enfant, il se met à genoux, le déchausse lui-même, lui lave les pieds avec le plus grand soin, et les embrasse avec foi, faisant cette réflexion que Notre-Seigneur avait voulu avoir les siens percés, pour tous les péchés que nous commettons dans nos démarches

M. Planchat écrivit à une dame généreuse de Paris, lui demandant une aumône, afin d'acheter une statue de saint Joseph, et de la placer dans la chapelle, qui ne possédait pas l'image du saint si cher à l'abbé Planchat. Celle-ci répond en envoyant une somme assz ronde ; toutefois, elle ajoutait que, désormais, le saint prêtre voulût bien ne plus lui demander, parce que trop souvent elle avait été importunée par lui. Le bon abbé Planchat commence par faire élever dans sa chapelle une belle statue de saint Joseph, puis remercie la bonne dame de sa générosité, sans manquer d'exprimer son chagrin pour la défense qui lui était faite de s'adresser à elle désormais.

Une année se passa, et le saint abbé Planchat était toujours à Arras. Or de temps à autre, il allait officier dans une belle église de la ville, avec quatre orphelins, qui étaient enfants de chœur dans cette maison. Après l'office, il les emmenait souvent promener aux environs ;

pour lui, les laissant causer à leur aise, il récitait son bréviaire, et les suivait à quelques pas.

Or, un jour, entre les petits compagnons, une discussion s'éleva; l'un disait: "Moi je serai serrurier; moi je serai menuisier, disait l'autre; — pour moi, ajoutait le troisième, je ne sais pas encore ce que je ferai, mais, en tout cas, je sais bien que je ne voudrais pas être prêtre.

Eh, moi, fit assz timidement le quatrième, je serais très heureux si je pouvais l'être. Et une petite lutte s'engageait naturellement entre les deux derniers. L'abbé Planchat assistait muet à cette scène, mais n'en perdit pas un mot. Personne ne s'en doutait, le quatrième moins que tout autre.

Cet enfant était orphelin et sans ressources. L'abbé Planchat se mit à chercher les moyens de lui faire faire ses études. Il écrivit à Paris à plusieurs personnes riches qu'il connaissait; l'une donnait 20fr., une autre 40, une autre 50, mais, qu'était-ce que ces faibles sommes pour faire parvenir un pauvre enfant jusqu'au sacerdoce? Notre saint homme vit bien qu'il fallait trouver une personne, qui se chargeât entièrement de l'enfant. Il n'en trouva pas d'autre que la bonne dame, qui lui avait défendu de rien lui demander à l'avenir.

On était au mois de mars: un matin M. Planchat prend l'enfant, le conduit à la chapelle, au pied de saint Joseph et lui adresse cette prière: O mon bon saint Joseph, je vous amène cet enfant pour que vous soyez vous-même son père; il veut appartenir pour toujours à votre divin Fils Jésus; l'âme généreuse à qui vous devez d'être honoré dans cette chapelle, est la seule, qui, à ma connaissance, puisse se charger de lui. Quoiqu'elle m'ait défendu de lui rien demander à l'avenir, je lui écris cependant, la priant d'adopter cet enfant, à vous de changer son cœur, et de l'amener à exaucer ma demande.

Aussitôt il prend la lettre, la dépose sur les bras de saint Joseph, prie pendant quelques instants avec l'enfant, reprend la lettre et la met à la poste.

Quelques jours après, la réponse arrivait; elle était ainsi conçue: "J'adopte l'enfant, à la seule condition qu'il prendra le nom de Joseph à la confirmation."

## Les Miracles de la Charité

---

Il y avait, en 1871, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, à Paris une fillette de quatre ans, Marie Obrecht, que l'effroi des spectacles de « l'année terrible » avait rendue sourde, muette et aveugle. Les médecins après un long temps d'observation, la déclarèrent incurable et, quatre ans plus tard, en 1875, on n'avait pu parvenir encore à la placer dans aucune des institutions consacrées à l'enseignement des aveugles et des sourdes-muettes. Cependant, elle avait de terribles colères qui, plus d'une fois, avait mis en danger la vie de ses jeunes frères. Ce fut alors qu'on eut l'idée de s'adresser à la supérieure de l'institution de Notre-Dame de Larnay près Poitiers, et après quelques hésitations, — car comment entrer en rapport avec la malheureuse enfant ? — la supérieure se laissa toucher.

Marthe Obrecht fut placée sous la direction de la sœur Sainte-Médulle, aujourd'hui décédée, et de la sœur Sainte-Marguerite, elles-mêmes aidées dans leur tâche par une sourde-muette de l'institution. Elles réussirent ! De cette masse informe de chair, — puissè-je, messieurs, employer cette expression sans manquer de respect au malheur ! — où ne s'agitaient confusément que les instincts animaux de notre nature, elles réussirent, à force d'ingéniosité, de patience, de douceur, de dévouement, d'application, à faire jaillir l'étincelle divine : et aujourd'hui Marthe Obrecht, âgée de plus de trente ans, sait se faire comprendre, elle comprend ; elle sait lire, elle sait écrire ; elle sait travailler, tricoter, faire du crochet, coudre même ; elle sait parler. Elle sait aimer aussi ! et les dames de Larnay n'ont pas formé d'élève qui leur soit plus affectueusement ni plus fidèlement attachée.

Quelle entreprise, messieurs ! et que de réflexions le succès n'en suggère-t-il pas ? « Ne pas voir et ne pas entendre » : vous représentez-vous bien ce qu'il y a littéralement de ténèbres accumulées dans ces deux mots ! Vous représentez-vous, dans cette nuit, la captivité de l'intelligence ! Vous représentez-vous cette horreur de sentir, par l'intermédiaire du toucher, qu'il existe un monde ; et de chercher, aux murs de sa prison de chair, une issue sur ce monde, et de ne pas la trouver ! Mais quand une main compatis-

sante et pieuse, après avoir calmé cette fureur presque inconsciente, a réussi de plus à la discipliner, nous rendons-nous bien compte, messieurs, de ce qu'elle a dû y employer de précaution, et d'adresse, et d'autorité ? Nous rendons-nous compte, si quelquefois nous en avons douté, de la puissance de l'éducation ? Et, dans cet exemple en quelque sorte grossissant, nous rendons-nous compte enfin de ce que doivent être les vertus d'un éducateur ? Elever un être humain, si c'est vraiment le créer à la vie morale, on ne l'a jamais mieux vu que dans l'histoire de Marthe Obrecht et de la sœur Sainte-Marguerite.

Ou plutôt, si ! on le peut mieux voir encore, et c'est dans l'histoire de Sœur Sainte-Marguerite et de Marie Heurtin. Car Marthe Obrecht avait quatre ans quand elle a perdu l'ouïe, la voix et la vue. Elle avait entendu et parlé ! il y avait peut-être au fond d'elle de vagues et d'anciennes traces de ses premières impressions. Quelques-unes de ses acquisitions n'ont peut-être été que des réviviscences ! Mais Marthe Heurtin, elle, était aveugle, elle était muette de naissance. Elle avait dix ans quand, après avoir été renvoyée de deux institutions, on la confia, en 1895, aux dames de Larnay. Ses colères n'étaient pas moins terribles qu'autrefois celles de Marthe Obrecht, et il semblait qu'elles eussent quelque chose d'encore moins humain ! Le succès a pourtant été le même. Quatre ans ont suffi pour transformer Marie Heurtin. Elle lit et elle écrit. Elle sait sa grammaire et son catéchisme. Elle va faire sa première communion. Qu'est-ce à dire, messieurs ? Sinon que les dames de Larnay, que la sœur Sainte-Médulle et la sœur Sainte-Marguerite ont institué une "méthode" L'éducation de Marthe Obrecht n'était peut-être qu'une victoire sans lendemain ni suites ; l'éducation de Marie Heurtin en fait un triomphe sur la nature. Et parce que ce triomphe sera durable, parce que la sœur Sainte-Marguerite formera des élèves qui continueront son œuvre, parce que cette œuvre prolonge celle d'Haüy et de l'abbé de l'Épée au delà de tout ce qu'on eût cru pouvoir espérer, c'est pour cela qu'en la récompensant, messieurs, nous ne saurions témoigner ici trop de reconnaissance à ceux qui nous l'ont signalée.

F. BRUNETIÈRE. (de l'Académie Française.)

## Revue du Mois



A la demande du comité international du solennel hommage à Jésus-Christ Rédempteur appuyé par de nombreux évêques, Léon XIII décrète qu'on pourra, si l'ordinaire y autorise, célébrer la messe à minuit, avec le Saint Sacrement exposé, le 31 Décembre 1899 et le 31 Décembre 1900 pour commencer et finir l'année jubilaire, cela dans tous les oratoires où on conserve le Saint Sacrement, et avec communion des fidèles. Il y aura une seule messe ; on pourra donner la communion en dehors de la messe.

La conférence St Gabriel, établie au faubourg St Jean, vient de célébrer, le Dimanche, 10 Décembre, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Les confrères de Québec, un grand nombre de paroissiens du faubourg assistaient à cette cérémonie. Mgr Bégin a bien voulu présider cette assemblée. Sa Grandeur a parlé de St Vincent de Paul, ce pauvre petit pâtre qui, dans sa faiblesse, a trouvé le secret de soulager toutes les misères, de nourrir des provinces entières et qui a laissé des Œuvres bien autrement durables que celles de Richelieu son comtemporain. « Cum infirmor tunc potens sum », disait St Paul, quand je suis faible c'est alors que je suis fort, indiquant que la Puissance de Dieu le rendait capable de tout : la vie de St Vincent de Paul est la confirmation de cette parole, et les membres des conférences mettent leur force, comme leur saint patron, dans leur humilité.

---

### LE BON PASTEUR

---

Les religieuses du Bon-Pasteur de Québec vont célébrer leurs noces d'or, au mois de janvier prochain. Il sera intéressant de connaître le bien accompli dans le monde entier par la Congrégation du Bon-Pasteur de France dont la maison-mère est à Angers. Si la Congrégation



Canadienne n'a pas l'extension de son ànée elle contribue pour sa grande part au bien des pauvres âmes.

Le Bon - Pasteur de France recueille 47,385 pauvres filles et les arrache au vice. Ce pieux institut possède 7,000 Vierges qui ensevelissent leur jeunesse pour soigner et sauver ces tristes brebis égarées. Fondées en France dont elles sont la gloire, il y a seulement 70 ans, elles comptent 221 maisons : 111 en Europe, 92 en Amérique 6 en Asie, 6 en Afrique, 6 en Océanie.

---

## Correspondance

---

### Recommandations de Prières

Si je réussis dans une spéculation importante je promets cent piastres (\$100.00) aux pauvres. Veuillez bien faire prier vos enfants, *immédiatement* à cette intention. Votre très obligé. A. G.—Veuillez s'il vous plaît faire faire une neuvaine par vos enfants et votre communauté en l'honneur de la bonne Sainte Anne, de Saint Antoine de Padoue et de l'Immaculé Conception pour obtenir ma guérison. Si j'obtiens beaucoup de soulagement d'ici au premier janvier, vous recevrez \$2.00 pour vos pauvres. Melie M. A. B.—Veuillez faire une neuvaine en l'honneur de St Antoine je promets un gros montant si je suis exaucée. Mme D.—Je promets 25 piastres si j'obtiens gain de cause dans un procès juste.—Je sollicite le concours de vos bonnes prières ainsi que celles de vos enfants pour obtenir deux faveurs spéciales. Je promets \$2.00 si j'obtiens ce que je demande.—Je me recommande à vous ainsi qu'à tous vos petits élèves : faites prier St Antoine de Padoue, pour nous obtenir de l'ouvrage je promets de donner dix cents tous les mois pendant un an. F. V. —Je vous prie de faire prier pour le retour de deux enfants, une fille et un fils qui sont partis de la maison, très exposés—promesse de cinq dollars pour votre bonne œuvre. J. S. M.—Demande de prières pour grâces particulières. A. S.

### Reconnaissance

Je vous envoie un petit tapis pour les étrennes de l'Enfant Jésus, j'espère que vous voudrez bien m'accorder un souvenir dans vos prières.—Veuillez publier dans les Fleurs de la Charité une faveur obtenue avec promesse d'une offrande de 25 ets. Je promets à St Antoine si j'obtiens ce que je demande, d'habiller un de vos pauvres pour la première communion et un petit pain par semaine pendant trois ans si j'obtiens ce que je demande d'ici au 25 décembre.—Faites-moi l'honneur d'accepter s'il vous plaît au nom de l'Enfant de la crèche l'humble envoi que je vous offre de tout cœur—une épingle en vermeil, boucles d'oreilles en or.—Puissiez-vous en retirer quelque profit pour vos enfants. Je vous prie monsieur l'abbé de vouloir bien, quand les enfants imploreront le Seigneur, leur demander une intention pour obtenir la conversion d'un pauvre pécheur, et la décision dans une affaire temporelle très importante.—Remerciements au petit Jésus de Prague qui nous a miraculeusement protégés du feu ces jours derniers.—Deux guérisons et une autre grande faveur obtenues par l'intercession du St Enfant Jésus de Prague et de Ste Anne.—Une abonnée.—